

# Joszi et Mira

URSULA RIKLIN-LOREN

Ils étaient assis sur le marchepied d'un train qui s'était immobilisé à l'improviste à la hauteur d'une gare de campagne. Il avait cessé de pleuvoir et, entre les voies, la terre exhalaient son parfum à travers le gris du ballast. Mira – son chapeau froissé recouvrant ses genoux – était assise sur le mouchoir impeccable de Joszi.

Joszi avait l'impression que les traits du visage de la fille lui étaient familiers depuis toujours. Il essayait de s'en souvenir, mais tout ce qui lui apparaissait, c'étaient les images monotones du paysage de son enfance: de larges champs bruns et les sillons pour les semailles.

Mira le regardait de côté en clignant des yeux.

Parle-moi de ton enfance, avait dit Joszi.

Mira réfléchissait. Entre ses sourcils s'était formé un petit creux qui plut à Joszi.

Un jour, au mois de mars, dit-elle. Les bonds d'une balle sur la place sans neige devant la maison. Comme la frappe atténuée sur une corde de clavecin. J'adorais cette petite balle bleue qui soupirait d'aise lorsque mes doigts l'enveloppaient.

Et ensuite, demanda Joszi, et ensuite ?

Un matin, dit Mira, je me promenais devant une haie de thuyas. L'air avait une odeur âcre et forte. Je lançai la balle en l'air, loin, par-dessus la haie, dont la partie la plus endormie était encore couverte d'une couche de neige. Je la lançai vers le ciel de toutes mes forces et je retins mon souffle... Non, elle ne revint pas... Quelqu'un dont la force d'attraction devait être très grande avait dû l'attraper.

Dans la haie? demanda Joszi. Avait-elle atterri dans la haie?

Mira hochait la tête. Je l'ai retrouvée bien des années plus tard, à Venise, à l'entrée de la basilique de Saint-Marc, au milieu de la coupole avec les mosaïques de la Création du monde. En tant que disque de ciel bleu orné d'étoiles, d'un soleil et d'une lune. En voyant la coupole, j'ai été prise du même vertige qu'à l'époque, un respect profond et un effroi et un bonheur, comme toujours quand quelque chose de grand flottait au-dessus de moi et s'approchait avec une force inéluctable.

Et toi? demandait Mira. Et toi?

Oui, fit Joszi en tapant sa pipe contre le marchepied. C'était à l'une des fenêtres de la façade est de ma maison paternelle, un rebord, tout en bois de sapin très clair. L'année précédente, il me touchait le menton, maintenant, il m'arrivait à la hauteur de la poitrine. Et dans le paysage vallonné qu'encadrait le châssis de la fenêtre, telle une page d'un livre d'images, j'ai découvert tout à coup le chemin blanc. Il serpentait le long de champs de blé et, depuis l'arête nue d'une colline, se perdait au milieu d'un bleu tendre et lointain.

Mon départ s'est fait attendre longtemps. Une sacoche en cuir, qui contenait une pomme rouge et un petit morceau de pain qui sentait mon père et ma mère, était accrochée à ma poitrine. Je passai à côté de plusieurs fosses à purin, fontaines murmurantes et chiens aboyants de fermes étrangères. Souvent, des cimes touffues cachaient le chemin blanc. Mais peu après m'être éloigné de quelque ferme, je le revoyais à nouveau, distinctement. Finalement, ma route passa à travers l'ombre d'un bois et par-dessus la racine vigoureuse d'un grand sapin pour me conduire à la dernière étape de mon chemin blanc. Mais le ciel semblait reculer devant lui, et au moment où je sentis que le sommet d'une colline était franchi, un nouveau paysage, avec des arbres et des fontaines similaires, s'ouvrit à moi, avec un nouveau chemin qui commençait à se perdre dans les nuages. J'ouvris ma sacoche. Elle était vide. Un jour, me disais-je, je partirais pour de nouvelles collines et de nouveaux chemins, et l'arrivée serait toujours à la fois la fin et un nouveau départ, avec la vue d'un nouvel horizon, jusqu'à ce que, quelque part, après un virage, il n'y ait plus de ciel qui recule mais quelque chose qui me rassasie de père et de mère, de pomme et de pain.

Oui, fit Mira.

Dans le village voisin, on entendait le chant d'un coq.

Joszi, reprit Mira, j'attends un enfant.

Ses doigts caressaient le bord de son chapeau qu'elle tenait par-dessus ses genoux. Joszi

la regardait comme s'il la connaissait depuis toujours. Sa robe d'été ballonnait autour de son corps. C'était une robe large, couleur ocre, avec plein de plis et de sillons et soigneusement plissée, comme un champ à l'heure des semailles.

La balle bleue, se disait Joszi, la sphère céleste au milieu de la coupole avec les mosaïques de la Création du monde, et maintenant cet enfant.

D'où, pensait Joszi, d'où venait-il?

Il hésita un instant à poser la question. Mais n'avait-il pas aussi raconté, sans la moindre timidité, un rêve qu'il n'avait encore voulu confier à personne, que personne jusque-là n'avait pu lui soutirer et dont il n'avait pas eu conscience jusqu'à cet instant, mais auquel la présence de Mira avait finalement donné une évidence palpable – et qu'elle lui avait par là même offert? Ne lui avait-elle pas, elle aussi, révélé l'histoire de la balle bleue qui soupirait d'aise entre ses doigts?

Ils avaient échangé leurs rêves.

Où est le père de l'enfant? demanda-t-il. De sa main, Mira fit un geste distrait par-dessus les voies et les toits de tuiles du petit village, en direction du paysage. Sa main se mit à trembler telle une petite colombe aux ailes paralysées.

En Poméranie..., se disait Joszi, et la Poméranie est partie en fumée...

Quand? demanda-t-il à voix basse en baissant la tête pour entendre la réponse.

Mira ferma les yeux. Elle pensa à cette journée de printemps où tout commença. Aux buissons de forsythia qu'elle avait confondus, en rentrant, avec les lumières tristes d'un local de danse. Aux rythmes martelants, durs, d'une batterie, au parking de la périphérie, aux projecteurs éblouissants le long d'un mur souillé de goudron.

Une semaine avant la Saint-Sylvestre, répondit-elle.

Noël, pensa Joszi et enveloppa le fourneau de sa pipe de son poing. Pourquoi n'avait-elle pas dit Noël? Imprévisible, donc, ce mot tant aimé depuis son âge le plus tendre, et pourtant si lourdement chargé, mot auquel sa foi s'était accrochée telle une boule à la branche du sapin. Mot plein de vivants souvenirs de chaleur d'étable et de bien-être rassurant, de figurines d'une crèche à présent laide et délabrée. L'habit bleu effiloché et mangé par les mites de la Madone. Le chapeau du berger plein de trous, les pointes de l'étoile dorée brisées. Imprévisible, ce mot de Noël, se disait Joszi, inutilisable pour évoquer l'enfant à naître. Peut-être, se disait Joszi, Mira ne sait-elle pas où faire coucher l'enfant. Ne sait-elle pas avec quoi couvrir l'enfant. Qui paie le bois pour le four et qui nourrit les animaux réchauffant la pièce de leur haleine innocente. Peut-être, se disait Joszi, ne sait-elle pas contre quelles épaules soulager son chagrin, ni où se reposer.

De petites colonnes de fumée s'élevaient des cheminées du village.

Qu'est-ce qui se passe avec notre train? demanda Mira, tandis qu'elle faisait glisser toujours plus rapidement ses doigts sur le bord de son chapeau. Joszi sentait que le sort du train était secondaire pour lui. Dans son imagination, l'enfant de Mira devenait de plus en plus un enfant particulier, un enfant élu. Avec une évidence croissante, cet être invisible demandait de l'attention et de la protection. Et de plus en plus, Mira dégageait cette magie, la plus émouvante qui puisse émaner d'une femme – celle à la fois de la maternité et de la virginité.

Tandis que je devine que le sommet de la colline est désormais franchi, se disait Joszi, un nouveau paysage s'ouvre à moi, avec les mêmes champs, les mêmes arbres et les mêmes fontaines, et avec un nouveau chemin qui va se perdre dans les nuages...

Mira, disait Joszi en lui touchant l'épaule de sorte qu'elle commença à se tourner vers lui. De ses yeux clairs, profondément enfoncés, il lui souriait dans son petit visage apeuré. Mira vit une fine veine lui traverser verticalement le front, tel un rayon caché. Et – à croire que quelqu'un l'eut finalement appelé par son nom – l'enfant fit un mouvement dans son corps. Elle songea à la balle bleue à laquelle elle était attachée de tout son cœur. C'est à Venise, à l'entrée de la basilique de Saint-Marc, au milieu de la coupole avec les mosaïques de la Création du monde, qu'elle l'avait retrouvée. Et elle savait qu'elle serait prise du même vertige, d'un sentiment de respect profond et d'effroi et de bonheur, comme toujours quand quelque chose de grand flottait au-dessus d'elle et s'approchait avec une force inéluctable.

Une pluie d'été s'était remise à tomber. Un technicien de voie s'approchait d'eux d'un pas traînant. Les aiguillages étaient à présent réglés correctement, il s'excusa pour l'incident. Mira ramassa le mouchoir sur le marchepied et le replia très soigneusement, tandis que le train s'ébranla gentiment.

Joszi ouvrit la porte du wagon.

Récit choisi et traduit de l'allemand par Renato Weber, tiré du recueil «Tschaika und andere Erzählungen», Wallstein, Göttingue, 2016.

## biblio

### Tschaika und andere Erzählungen

Choix de récits de 1986 à 1996, dir. Fred Kurer, Ed. Wallstein, 2016.

### Mondsichel mäht im Gras der Träume

Poèmes de 1955 à 2013, Ed. Wallstein, dir. Rainer Stöckli, 2016.

### Binnenland

Poèmes, Ed. Ivo Ledergerber, 2003.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier*

le texte inédit d'un.e auteur.e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un.e traducteur.trice de Suisse.

Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH)

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Örtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].



## bio

**L'AUTEURE** Ursula Riklin-Lorenz naît à Saint-Gall en 1936. Elle passe une bonne partie de sa jeunesse à la campagne près de Fribourg. Se passionnant d'abord pour la musique et puis pour l'écriture, elle suit des études de lettres et de musicologie aux universités de Fribourg, Zurich, Bâle et Paris. Son œuvre sensible et exigeante – récits et poèmes publiés dans des revues, des anthologies et quelques recueils – voit le jour dans les interstices de son rôle de mère d'une fille et de cinq fils qu'elle a eus avec Alois Riklin, politologue, professeur émérite et ancien recteur de l'université de Saint-Gall. En 2013, elle décède au terme d'une maladie.

**LE TRADUCTEUR** Né en 1987 à Rorschach (SG) et originaire des Grisons, Renato Weber a passé son adolescence en Suisse romande puis étudié les lettres françaises et italiennes à l'université. Il a enseigné à différents niveaux et a codirigé la revue *Les Lettres et les Arts*. Traducteur de l'allemand et de l'italien, il a récemment publié *Les Myrtilles du Moléson* de Giovanni Orelli (Ed. La Baconnière, 2020). Son prochain travail, à paraître aux éditions Empreintes, est un recueil de poèmes de Pietro De Marchi, *Le Papier d'orange*. Il évoque sur notre site quelques enjeux de sa traduction de ce texte d'Ursula Riklin-Lorenz. **CO**  
[www.floriotrans.com](http://www.floriotrans.com)